

Françoise Josselin

Clinique de la langue maternelle *

Si, selon le dictionnaire, la langue maternelle est la première langue qu'a apprise l'enfant, généralement celle de sa mère, de quelle langue s'agit-il et l'apprend-il vraiment ?

Lacan, dans sa première conférence à l'université nord-américaine de Yale le 24 novembre 1975, rectifie la dimension de la langue maternelle. « Si nous disons, nous analystes, qu'il y a un inconscient, c'est fondé sur l'expérience qui consiste en ceci que, dès l'origine, il y a un rapport avec la langue qui mérite d'être appelée, à juste titre, maternelle parce que c'est par la mère que l'enfant, si je puis dire, la reçoit. Il ne l'apprend pas. » Il en est de même pour la grammaire, structure dans laquelle l'enfant est très vite à l'aise. « Il est très surprenant de voir comment un enfant manipule très tôt des choses aussi notablement grammaticales que l'usage des mots *peut-être* et *pas encore*. Bien sûr il l'a entendu, mais qu'il en comprenne le sens est quelque chose qui mérite toute notre attention. » Même le Fort-Da est une figure rhétorique. C'est plus tard, à l'école, qu'on élabore la grammaire de ce qui déjà fonctionne comme parole. Voilà pour quoi il existe des troubles de l'apprentissage scolaire.

Nous sommes des *parlêtres* plus que des êtres parlants. Toujours dans sa conférence à Yale, Lacan articule le parlêtre avec une appréhension du corps autre que celle d'avoir un corps – « l'homme, dit-il, insiste pour avoir un corps alors qu'il serait plus censé de dire qu'il est un corps ». C'est même sa seule consistance, sa véritable identité. Car « c'est dans la rencontre des mots avec le corps que quelque chose se dessine », comme il le développe la même année dans sa conférence à Genève sur le symptôme.

* Intervention lors de l'après-midi organisé par le pôle 14 le samedi 5 mai.

Le bébé n'est pas seulement un organisme avec des besoins incontournables mais il est dès le départ un parlêtre sous la forme de son babil très précoce. Il s'agit non pas de communication ni de sens mais de jouissance, jouissance préalable au rapport du petit sujet au signifiant. C'est cette jouissance que Lacan a appelée *lalangue*. La lalangue maternelle, qui vient de lallation, c'est donc non pas du sens mais de la jouissance. Dans son séminaire *Encore*, il en donne un point de capiton saisissant : « *Lalangue, l'apparole, là où ça parle, ça jouit, c'est exactement ce que j'ai dit en disant l'inconscient structuré comme un langage.* »

Dans cette jouissance préalable du babil, le bébé est tout entier dans la jouissance de l'entendu de la voix et de son signifiant phonématique, le S1, signifiant unaire qui lui vient de l'Autre. Mais le S1 dans lalangue ne pourra faire sens qu'à partir d'un autre signifiant qui lui vient aussi de l'Autre, le signifiant S2, le signifiant binaire qui va faire halte à la jouissance de l'Un.

Si la métonymie sans fin de la chaîne signifiante (l'essaim des S1) ne trouve pas son point d'arrêt dans la métaphore paternelle (S1/S2), l'articulation du réel et de l'imaginaire ne peut s'instaurer via le miroir. La dimension symbolique du spéculaire non seulement permet l'unification narcissique de l'image du corps auparavant morcelé, mais, au-delà, introduit le petit sujet à la perte de ce qui manque à l'image, qui n'est pas spécularisable, l'objet *a*, perte qui barre l'accès à la jouissance initiale.

Louis Wolfson, dans son livre *Le Schizo et les langues*, en témoigne. Il dit ne pas supporter sa langue maternelle. Cette langue qu'il qualifie de « natale » le pénètre par tous les orifices : par les oreilles, par les yeux, par le nez, par la bouche.

Contre l'intrusion, le bouchage des trous, l'isolement ne suffisent pas. Il s'attaque alors à la langue elle-même par divers stratagèmes linguistiques, voire translinguistiques, pour surtout empêcher l'avènement du message :

- en séparant le sens du son, en isolant, en coupant les mots ;
- en tentant de modifier le son par une substitution sonore ;
- en se servant des langues étrangères jusqu'au norvégien et aux langues asiatiques pour couvrir le message. Il craint même d'ouvrir un dictionnaire et va jusqu'à tenter de réformer l'orthographe

française en enlevant des consonnes jugées parasites et en les remplaçant par un astérisque ;

– en se servant du code pour arrêter le message.

La congélation du sens, le remplacement du son, l'interruption du message et la sollicitation du code laissent néanmoins Wolfson à la merci de la voix de sa mère ¹.

Comme pour monsieur Neumo, le patient dont j'ai parlé aux dernières Journées nationales est confronté à la langue de sa mère « qui n'avait aucun sens, dont les mots me heurtaient comme des coups de bâton sur la tête, étaient chargés de tant d'affects qu'enfant, j'évitais d'employer les mots de ma mère. J'avais même renoncé aux mots eux-mêmes ».

Monsieur Neumo doit déployer des efforts sans fin pour maintenir un rapport entre le signifiant et la phonation. L'incorporation passe pour lui par le réel. Il soliloque à haute voix pour donner corps à sa pensée. « Il faut que je parle tout haut pour savoir ce que je pense. » Et comment accéder à une image de son corps quand les mots ne font pas sens, quand la corde de l'imaginaire ne ficèle pas le sac ?

L'absence de la jouissance préalable manifestée dans le babil, jouissance qui couple l'objet a-voix et le S1 (S1-a), est, précisent les Lefort, à la base des déviations les plus sévères de la pathologie. Dans leur dernier livre, *La Distinction de l'autisme* ², Rosine et Robert Lefort articulent, à travers la clinique de l'autisme, les conséquences dramatiques sur les rapports du sujet au signifiant et à l'objet quand l'Autre n'y est pas.

Dans l'autisme, il n'y a pas d'instauration du couple S1-a comme jouissance préalable au rapport à l'Autre. La parole de l'Autre ne fait ni jouissance de la langue ni sens, elle ne représente pas le sujet, est intrusive et lui fait horreur, provoquant sa violence et son refus, au pire le mutisme autistique. Écoutons Temple Grandin, une autiste adulte : « Parfois les sons ou les paroles atteignaient mon cerveau comme le bruit insupportable d'un train de marchandises lancé à toute allure. »

1. Je me suis référée au travail d'Angel Enciso Bergé, « La langue maternelle dans la psychose (code et message chez Louis Wolfson) », *Ornicar?*, n° 36, Navarin, 1986.

2. R. et R. Lefort, *La Distinction de l'autisme*, Paris, Seuil, 2003.

Si l'autiste peut tenter de s'en défendre sur le mode de la surdité, il est la plupart du temps possédé par une ou des voix. « Un parler permanent dans son intérieur solitaire », dit Birger Sellin, un jeune autiste allemand.

L'autiste témoigne donc mieux que les autres structures que la parole n'est pas le signifiant, n'est pas pour lui le S2 de l'Autre. C'est un élément réel qui fait signe du pouvoir absolu de l'autre. L'entendu de la parole du semblable vient en place du signifiant. Alors que l'importance du signifiant est si vitale que « le langage est trop précieux pour qu'il puisse s'en servir », comme l'exprime Birger Sellin, ce jeune autiste mutique, par la voie de la méthode de la communication assistée par ordinateur.

L'autiste précoce n'appelle pas, ne réagit pas à la présence et à l'absence de l'autre et se laisserait mourir si on ne le réveillait pas pour le nourrir. Sans aliénation signifiante, la séparation avec l'objet est impossible. Ce rapport à l'objet sans relais signifiant donne lieu à un monde où tout est réel : l'oral, l'anal, le regard, l'entendu, la pensée, l'image.

Et l'absence d'objet pulsionnel barre l'accès à la demande dès le niveau oral. L'oral dans l'autisme confine à la dévoration ; en témoigne à l'extrême Lautréamont à travers son bestiaire littéraire de plus de cent quatre-vingt-cinq animaux, inlassable écriture d'une scène primitive cannibalique. L'autiste peut en exprimer le refus par une anorexie grave ou une surcompensation boulimique. Il est autant l'objet à être dévoré que l'objet à détruire, car pas plus d'objet pulsionnel oral qu'anal.

R. et R. Lefort, dans chacun des cas étudiés, soulignent la pulsion de destruction, flagrante dans les écrits de Dostoïevski ou d'Edgar Poe, plus subtile et pourtant évidente pour Freud chez Woodrow Wilson, qui le payait cher somatiquement. Le monde est à détruire ou le détruit en raison de la présence écrasante d'un autre réel : « [...] écrasant – dit Dona Williams, une autiste australienne – comme tomber dans un gouffre dont la force d'attraction était trop forte. On y risquait de perdre toute sa différence avec l'autre. »

De même, l' cil, s'il n'est pas évidé de la jouissance, reste le mauvais  cil, d'où l'impossibilité d'un regard où le sujet puisse se loger. Les yeux de la petite Marie-Françoise sont sans regard, l' cil du

requin est dévorant chez Lautréamont. Et l'entendu ne s'articule pas au scopique, la pensée est visuelle pour Temple Grandin dans son livre *Penser en images*. La mémoire des autistes, que ce soit des sons ou des images, peut tenir parfois du prodige car elle est pur enregistrement.

Le manque de représentation du sujet par un S1 conduit l'autiste à une rencontre structurale essentielle : le double. Quand il n'y a pas d'Autre symbolique, le sujet, dit Lacan, doit se rabattre sur le réel des petits autres, dans le réel du double derrière une vitre où le sujet lui-même risque de voler en éclats. Car c'est le champ virtuel du miroir qui met à distance la jouissance de l'autre. Dona Williams témoigne, dans son livre *Si on me touche, je n'existe plus*, que la jouissance imminente de l'autre, incarnée par des doubles, la met en danger constant de destruction manifeste dans son horreur du contact, sa peur d'être avalée, sa peur de la mort.

L'hypersensibilité sensorielle domine chez l'autiste bombardé de sensations multiples qu'il ne peut sélectionner : il se protège, s'isole ou se renferme dans un comportement obsessionnel ou des rituels stéréotypés.

Les relations sexuelles sont plus sensuelles que sexuelles, à la recherche de sensations au même titre que les automutilations pour « ressentir quelque chose ». Sans la signification phallique, le sujet autiste ne peut accéder à la sexuation. Il s'agit plutôt d'*asexuation*, le réel de l'identité laissant le sujet dans l'indécision de sa sexuation. Le signifiant a manqué pour véhiculer la différence. La parole est là mais il manque le langage, c'est-à-dire la structure signifiante, ce qui laisse le sujet en proie non à une division signifiante mais à une division dans le réel : tout homme ou toute femme. Il ne trouve l'un ou l'autre que par l'intermédiaire du double. La vue même d'un couple pour Lautréamont fracture son corps en deux : « Quand il voit un homme et une femme qui se promènent [...] il sent son corps se fendre en deux de bas en haut et chaque partie nouvelle aller étreindre un des promeneurs. »

L'interdit de toute satisfaction pulsionnelle pousse le sujet à une jouissance masochiste, auto et hétérodestructrice, une jouissance de type sadien du côté du meurtre de la Chose.

Le premier double, c'est la mère. Chez Dostoïevski, Rosine et Robert Lefort déclinent d'un roman à l'autre *la pulsion matricidaire*. On retrouve la pulsion matricidaire chez tous : dans la série des cadavres des doubles féminins dans l'œuvre d'Edgar Poe, dans les crises épileptiques et les moments cataleptiques de Dostoïevski.

Enfin, comme disait Dali, « la différence entre un fou et moi c'est que je ne suis pas fou » : l'autiste n'est pas fou en ce sens qu'il ne délire pas. Il est même d'une lucidité étonnante sur sa structure, voire sur la structure des choses.

Le clivage entre les affects redoutés et les capacités intellectuelles qui peuvent atteindre des proportions géniales – à moins que le refus de la pulsion matricidaire ne le confine à l'idiotie – est la clef de voûte de la structure autistique.

Le premier habitat est non pas le ventre de la mère mais cette langue maternelle, plus ou moins accueillante, qui puisse offrir une *dit-mansion*. Tout le reste en découle : l'image et jusqu'aux « soi-disant relations sexuelles dont le fondamental a affaire avec le langage en ce sens que ce n'est pas pour rien que nous appelons le langage dont nous usons, notre langue maternelle » (conférences à Yale).